

JOSEPH KESSEL
de l'Académie française

LA PISTE FAUVE

nrf

GALLIMARD

PREMIÈRE PARTIE

MAU-MAU

C'ÉTAIT L'AGE D'OR

Il faut un jour et une nuit d'avion pour aller de France au Kenya.

J'arrivai au *Norfolk Hotel* de Nairobi vers quatre heures du matin. Il pleuvait. Et l'air était moite, gluant. Un boy noir, ensommeillé, vêtu d'une longue robe blanche, serrée d'une ceinture bleue, me fit traverser une cour fortement éclairée, semée d'arbres aux fleurs obscures et encadrée de bâtiments à un étage, profilés comme des bungalows. Au creux d'une galerie couverte se trouvait ma chambre — presque entièrement occupée par un lit sur lequel tombait une moustiquaire. Le boy posa ma valise et me laissa. Je ne pensais qu'à dormir. Mais j'étouffais sous la moustiquaire et la chambre même m'oppressait avec son écriteau énorme : *Surtout fermez bien votre porte*. Je résolus d'aller respirer dehors.

A peine étais-je dans la galerie que, d'un recoin, trois hommes surgirent, trois noirs, hâves, couverts de haillons kaki. Le premier tenait une large et longue lame effilée des deux côtés, le second une hache au tranchant luisant, Le troisième portait un arc et des flèches.

Ce dernier, qui savait quelques mots d'anglais, me dit, pour s'excuser d'avoir pu effrayer un blanc...

— Nous pas Kikuyus... nous tribu wakamba... nous gardes de nuit...

— Contre qui ? lui demandai-je.

Alors son visage prit l'expression close, indéfinissable, que je devais surprendre par la suite sur tant de visages noirs

lorsqu'ils prononçaient le mot qui, désormais, ne cessa plus de m'obséder :

— MAU-MAU.



Je m'éveillai aux environs de midi. Il faisait très beau. La saison des longues pluies dans l'Est africain était faite de ces alternances.

La grande véranda de l'hôtel, ombragée de feuillages délicats, fourmillait de monde. C'était l'heure des boissons, avant le déjeuner et l'on buvait beaucoup au Kenya. Des boys en robe blanche, coiffés de calottes bleues ou rouges et d'autres en casaques lie-de-vin circulaient silencieusement sur leurs pieds nus, élastiques.

Derrière les verres de gin rose, de bière mousseuse, de pims aux fruits exotiques, ou de whisky doré, des hommes et des femmes, habillés d'étoffes légères, causaient avec animation. Le soleil, les costumes des boys, les fleurs vives, la couleur des breuvages formaient un tableau plaisant à l'extrême.

Mais tous ces gens étaient armés, les femmes comme les hommes. Pistolets et revolvers de tout calibre pendaient aux ceintures, s'étalaient sur les hanches, gonflaient les sacs à main.

De la table qu'il occupait, un homme, jeune et blond, en bras de chemise, me fit signe : c'était un journaliste anglais qui arrivait de Corée, bon reporter, bon camarade.

— D'un front à un autre, vous voyez... me dit-il.

— Riez de nous tant qu'il vous plaira, mon garçon, mais bientôt vous aurez aussi votre arsenal personnel, répliqua son compagnon.

Il avait près de soixante-dix ans, une débonnaire figure, couleur de brique, des yeux clairs et sages.

— Vous avez bien fait de choisir cet hôtel, reprit-il. C'est tout ce qui reste du vieux Nairobi. Nous venions ici autrefois à cheval. On réglait ses notes de champagne une fois l'an — et quelles notes ! Et pour appeler les boys on tirait des coups de fusil.

Il plissa sa lèvre tristement et acheva :

— J'aime mieux ne pas songer à l'effet, aujourd'hui, d'une plaisanterie de ce genre.

— Allons grand-père, dit alors mon camarade avec gentillesse et curiosité, allons, parlez-nous de l'âge d'or.

Le vieil homme nous considéra l'un et l'autre assez longuement, puis il murmura :

— Oui, c'était l'âge d'or, le début du siècle, l'époque des grandes conquêtes, des grandes aventures individuelles. Le chemin de fer venait à peine d'être terminé qui reliait la côte à Nairobi et les premiers pionniers découvraient les hauts plateaux fertiles qui vont de 1500 m à 3000 m, cet extraordinaire paradis, si frais sous l'équateur.

« Ces pionniers étaient pauvres pour la plupart, hardis et durs. Les uns venaient par le rail, munis en tout et pour tout d'un sac de semences et d'un ballot de colporteur — et d'un fusil. D'autres avaient cheminé depuis l'Afrique du Sud dans leurs chariots couverts et attelés de douze paires de bœufs.

« Quelques Anglais de grand nom achetaient des territoires immenses. Et tous, ils avaient la foi, profonde, absolue, dans les droits et les destinées de l'Européen, du Blanc... Oui, c'était l'âge d'or... »

Le vieil homme secoua pensivement les cendres de sa pipe. Je lui demandai :

— Et maintenant ?

— Un cauchemar, dit-il. Venez avec moi. On comprend mieux sur place.

Il me conduisit à sa voiture.



— Voyez-vous, commença le vieux planteur, quand nous sommes arrivés ici, nous avons trouvé la tribu la plus nombreuse, la plus cohérente et la plus intelligente de l'Est africain, celle des Kikuyus, qui cultivait ses terres depuis des siècles. Ces terres furent délimitées et déclarées réserve, c'est-à-dire, d'une façon inaliénable, le bien de la tribu. Aucun blanc n'y pouvait prendre pied. Par contre, il fut interdit aux Kikuyus d'acheter — fût-ce un pouce — du sol dans les collines et les vallées qui entouraient leur réserve. Ce territoire fut d'ailleurs appelé : les Hauts Plateaux du Blanc. Et, comme, alors, les terres des Kikuyus leur suffisaient, et amplement, tout sembla pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Notre voiture s'arrêta net. Des chevaux de frise et des sacs de sable obstruaient la route.

— *Damn it !* dit le vieil homme. J'oublie toujours qu'en

plein milieu de la ville, les postes de police sont devenus des forteresses.

Il exécuta la manœuvre voulue et reprit :

— Le premier malheur — je ne trouve pas d'autre mot — fut que notre présence arrêta les épidémies et les guerres tribales qui décimaient la population. Les Kikuyus, polygames infatigables, se sont multipliés sans mesure. Et depuis longtemps leur réserve ne suffit plus à les nourrir.

Notre voiture s'arrêta encore mais, cette fois, pour laisser passer deux camions sur les plates-formes desquels on avait monté d'énormes cages métalliques. Elles étaient pleines de prisonniers noirs.

— Le deuxième malheur, continua le vieil homme aux yeux sages, fut l'emplacement même de Nairobi. Rien ne désignait cet endroit pour y bâtir la capitale du Kenya. Mais quand les ingénieurs du chemin de fer eurent posé les rails — après dix ans de labeur épique — jusqu'à ce plateau, ils durent souffler avant d'aborder les plus hautes chaînes. Ils réunirent ici le matériel, les approvisionnements, la main-d'œuvre nécessaires. La ville est née de cette halte, de ce hasard. Et le hasard ne s'est pas montré généreux...

Je ne pus qu'approuver : Nairobi était en effet d'une laideur extrême, triste, terne, avec ses bâtiments disparates et ses quartiers mal ajustés.

— Le pire, cependant, n'était pas là, dit le vieil homme, mais dans le fait que Nairobi se trouvait à la lisière du territoire des Kikuyus. Or, ils y étouffaient et la ville, toujours en croissance, avait besoin d'eux... Admirez le résultat.

Nous avons dépassé le centre de la cité, ses grands hôtels, ses banques, ses magasins de luxe, puis le quartier hindou, et nous avons pris la route de l'aérodrome. Elle était bordée par la misère, la lèpre, la malédiction des taudis pour les noirs. Débris de caisses et de tôle ondulée, boue et paille, matériaux innombrables avaient servi à la construction. Ils vivaient là, entassés, parfois par dizaines de mille et ils n'avaient pas le droit de loger ailleurs.

— Les voici, poursuivit le vieil homme, les mécaniciens, les ajusteurs, les électriciens, les téléphonistes, les chauffeurs kikuyus. Quand nous sommes arrivés ici, leur tribu ne connaissait même pas l'usage de la roue et vivait sous le chaume des millénaires. Et cela remonte à cinquante ans seulement. Aujourd'hui, ils rêvent aux bicyclettes et au cinéma. Quand nous

sommes arrivés ici, les Kikuyus avaient des coutumes tribales gouvernées par les sorciers qui nous semblaient étranges et parfois barbares, mais qu'ils vénéraient et qui leur servaient à la fois de tradition, de morale et de religion. Comment pouvaient-elles survivre dans cette promiscuité, dans ce chaos de misère et de miracles ?

« Les missions ont essayé sans doute de remplir ce vide. Et sans doute beaucoup de Kikuyus portent — étrangement attachés à leurs noms ataviques — les prénoms chrétiens de John, Peter ou Marie. Mais l'immense majorité des noirs ont vu dans cet enseignement une sorcellerie nouvelle ou, simplement, un moyen de s'instruire. Et très vite, ils ont fondé leurs propres églises, indépendantes, qui mêlent aux formes extérieures du christianisme la polygamie, la circoncision des jeunes filles et les sacrifices païens.

« En même temps, au prix d'un labeur et de sacrifices étonnants, quelques Kikuyus avaient réussi d'aller en Europe. On les y avait traités en égaux. Ils en revenaient avec des diplômes dont ils étaient justement fiers. Que retrouvaient-ils ici, chez eux ? Une condition de parias. Alors ils ont dit que l'homme blanc n'était qu'un étranger en Afrique et un usurpateur. Et ils étaient écoutés avec avidité par ceux qui, chaque jour, manquaient davantage de terre dans la réserve et par le nouveau prolétariat noir de Nairobi. Et au cœur de ces revendications nouvelles couvait l'antique sauvagerie africaine. L'âge du Mau-Mau était arrivé.

Le vieil homme me contemplait fixement, mais ce n'était pas moi qu'il regardait. Il parla d'une voix plus lente.

— Vous allez me demander ce qu'est ce mouvement. Je ne saurai vous le dire avec netteté. Ni moi, ni aucun blanc — car il s'agit ici du tréfonds le plus obscur de l'âme africaine. On ignore même ce que signifie le terme Mau-Mau. Les uns assurent qu'il vient du mont Mau — et ça n'a guère de sens car ce mont est hors du territoire kikuyu. D'autres, prétendent qu'il veut dire voracité, impatience... D'autres enfin estiment qu'on est en présence d'un très vieux mot voué aux rites de magie noire. Quoi qu'il en soit, je vais vous raconter comment, pour nous, les événements se sont développés.

« Il y a un peu plus de deux ans, des rapports singuliers commencèrent de parvenir aux postes de police, aux chefs de districts. Des Kikuyus, employés sur les propriétés des blancs, se plaignaient qu'on les eût entraînés de force à des réunions où,

sous les pires menaces, ils avaient dû prêter un serment terrible. Ils devaient accepter de mourir s'ils n'aidaient pas une société secrète, appelée Mau-Mau, à chasser les blancs du Kenya. On leur faisait boire alors du sang d'animal dans une corne de bouc et on les faisait passer sept fois sous un arceau sur lequel étaient piqués des yeux de bélier.

« Rares étaient ceux qui avaient le courage de parler. Sur la plupart des initiés qui tremblaient encore de la peur ancestrale, ces cérémonies magiques avaient un pouvoir absolu.

« Aussi, les premiers rapports ne furent pas pris au sérieux. Mais on s'aperçut bientôt que les gens qui s'étaient plaints disparaissaient. On retrouvait leurs cadavres mutilés singulièrement, rituellement. Puis, dans les *chambas* de la réserve, sous les huttes des métayers, dans les clairières des forêts, dans les taudis noirs de Nairobi, on surprit des réunions étranges qui se dispersaient dès que paraissait un blanc mais qui laissaient derrière des ustensiles mystérieux, des objets de culte barbare.

« Alors, les autorités commencèrent de s'inquiéter. Mais il était trop tard. Avec une rapidité prodigieuse, avec un art consommé, le Mau-Mau avait tissé sa trame. Est-ce le fait des noirs seuls — habiles depuis des siècles aux sociétés secrètes — ou, comme on le murmure, une influence étrangère, je n'en sais rien, mais, soit par persuasion, soit par terreur, de hutte en hutte, de village en village, de forêt en forêt, de propriété en plantation, de taudis en taudis, la conspiration avait gagné la tribu entière. Car — phénomène tout nouveau et extraordinaire — les femmes, objet de mépris jusque-là, simples bêtes de somme et à enfantements, les femmes aussi étaient appelées au serment fatidique. On estime à 90 % le nombre de ceux et de celles qui l'ont prêté. C'est-à-dire qui doivent sous peine des pires châtiménts — physiques et surnaturels — assistance absolue aux membres actifs, résolus, fanatiques. Et ceux-là, ils sont des dizaines de milliers, toute la nouvelle génération. La génération du Mau-Mau. »

Nous roulions très lentement. Autour de la voiture grouillait une noire foule, maigre, pieds nus, déguenillée. Sur les visages sombres, pas un sourire, pas un de ces éclats de gaieté si habituels chez les nègres. Dans les regards dirigés vers nous il y avait du défi, de la haine, au mieux une indifférence brutale.

Quelque part, dans le faubourg, un coup de feu retentit. Le vieux planteur haussa les épaules.

— Une patrouille qui abat un noir suspect ou un noir qui tire sur un policier, dit-il. Cela arrive tous les jours.

Il reprit le chemin du *Norfolk* en ajoutant :

— Ce n'est pas moi, de toute façon, qui reverrai l'âge d'or au Kenya.

LA VALLÉE MAUDITE

Du haut de l'escarpement, le projecteur fixait son faisceau sur un immense trou d'ombre. On en avait amené cent par avion de Grande-Bretagne. Ils avaient illuminé le palais de Buckingham, à l'occasion du mariage d'Elisabeth II qui, alors, était encore princesse.

Maintenant, celui que devait protéger la voiture de police avec laquelle j'étais venu, éclairait une scène d'une autre nature.

Au fond de la vallée de Mathari, à la lisière est de Nairobi, gisait un amoncellement apocalyptique de planches, de morceaux de boue, de paille et de tôle tordue. C'étaient les matériaux qui, le matin encore, avaient formé des habitations. C'était là que, la veille encore, vivaient sept mille Kikuyus. Banlieue lépreuse, entassement sans nom, jungle de bidonville, cette zone était inaccessible au recensement, à la surveillance. Les hors-la-loi y venaient chercher abri de la ville toute proche et même des lointaines collines. Pour les Mau-Mau, leurs prestations de serment, leurs tribunaux secrets, leurs exécutions implacables, il n'était pas d'asile plus clos, plus sûr que ce labyrinthe de taudis.

Leur destruction avait été décidée. Sept mille habitants, cernés sans préavis, triés à la hâte, avaient dû quitter leurs demeures. Ceux qu'on avait laissés en liberté s'étaient portés vers la Réserve noire déjà surpeuplée jusqu'à l'étouffement. Puis les bulldozers avaient rasé les villages. Mais les ruines mêmes étaient suspectes. Des équipes spécialisées devaient dès le lendemain les étudier, les scruter, y relever les traces, les signes, les cadavres laissés par les cellules du Mau-Mau.

Pour empêcher que, dans la nuit, on ne vint effacer signes et vestiges, ou emporter les corps décomposés, le projecteur braquait son faisceau sur la vallée sinistre de Mathari.

La voiture de police où j'avais pris place faisait partie d'une meute de surveillance qui patrouillait Nairobi dès la tombée de la nuit et jusqu'au matin. Chaque patrouille comportait le même armement, le même équipage et avait reçu pour nom distinctif un nom de fauve : Lion, Léopard, Loup, Panthère... Celle qui m'avait emmené s'appelait Tigre.

Notre voiture s'étant arrêtée près du projecteur, l'officier de police qui la commandait brancha sa radio et parla au quartier général de contrôle :

— Ici Tigre, ici Tigre, dit-il. Nous avons contacté les gens du projecteur. Tout va bien. Quels sont les ordres ? Terminé.

Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles le paysage insensiblement pénétrait en moi. Le disque du projecteur, œil de cyclope monstrueux... La tente abritant les soldats qui le maniaient... des buissons sombres... une terre éventrée... une mesure pour les askaris de garde, mornes silhouettes accroupies devant un feu fumant... Plus bas, les ténèbres, sauf, dans le cône de lumière inhumaine, les débris des villages écrasés.

Soudain, au-dessus de ce lugubre et sinistre univers, une voix se fit entendre, une douce et limpide voix de femme, aux intonations délicates et filées, au timbre émouvant.

Le Q. G. de contrôle répondait :

— Allô, Tigre. Allô, Tigre, disait la voix angélique, bien reçu votre message. Restez sur place. Bande suspecte signalée aux environs du projecteur. Appelez chaque trente minutes. Terminé.

L'officier auprès duquel j'étais assis sur la banquette avant coupa la communication d'un geste brusque et avec un puissant juron. Un autre blasphème lui répondit de l'arrière où se trouvait le deuxième officier de la patrouille. Seul, l'askari qui tenait sur ses genoux la mitrailleuse et les chargeurs demeura silencieux.

— Il n'est que minuit, dit mon voisin. Nous sommes bons pour huit heures de veille ici... Les damnés salauds...

— Qu'ils aillent se faire ... dit l'autre officier.

Mais ni leurs visages, ni leur ton, n'étaient en accord avec la violence des mots. Rudes, simples et résignés, ils portaient la sagesse grossière et inaltérable des soldats de métier. De-

puis la guerre, ces deux hommes veillaient sur ce qui restait de l'Empire britannique. Ils avaient « fait » la Palestine, Gibraltar, Chypre, le canal de Suez, la Malaisie. Ils sentaient et s'exprimaient encore comme des troupiers de Kipling.

Ils ramassèrent leurs membres secs et durs pour une longue attente, allumèrent des cigarettes. Celui de l'arrière dit à celui de l'avant :

— Remets donc le jus à la radio. On va écouter les copains.

L'appareil grésilla, puis nous entendîmes les patrouilles Léopard, Loup, Panthère donner leurs positions. Je les suivais en pensée à travers la ville déserte, scellée par le couvre-feu. Elles quittaient la station principale de la police sur la Kingsway et roulaient à travers le centre de Nairobi, quelques avenues, quelques blocs d'immeubles où se trouvaient les grands hôtels, les sièges des administrations et des sociétés européennes. Puis venaient les quartiers hindous qui déteinaient tout le commerce et où, dans la journée, des hommes graves, bronzés, barbus, enturbannés, se tenaient au fond des magasins, des boutiques, des bazars, des échoppes et où passaient, avec un port de reine, les femmes en sari. Enfin les faubourgs... D'un côté, vers le nord et l'ouest, ceux des blancs privilégiés : maisons belles et moelleuses, ceinturées de pelouses, de fleurs, d'arbres embaumés. De l'autre côté, au sud et à l'est, la lèpre maudite de la banlieue africaine.

C'était là surtout que les patrouilles avaient à travailler.

Un chuintement étrange vint interrompre les appels de la radio. Du fond des ténèbres, une fusée pourpre monta, s'élargit, éclaira toute la vallée et ses décombres. La soudaineté de cette illumination nous avait tous fait tressaillir.

— C'est comme à la guerre, dis-je à mon voisin.

— Mais *c'est* la guerre, répliqua-t-il, en serrant ses fortes mâchoires. Seulement, on ne veut pas l'avouer. Chaque jour, on trouve de nouveaux cadavres. Chaque jour on surprend de nouveaux rebelles en train de prêter leur infect serment.

Je demandai :

— Celui qui engage, sous peine de mort, à ne rien révéler de la conspiration et à tout faire pour chasser les blancs ?

L'officier haussa les épaules et dit :

— Celui-là n'est encore qu'un jeu d'enfants. Il est pour la masse, pour les initiés du premier degré. Mais il y en a trois autres, qui sont de pire en pire.

— Vous en connaissez les termes ?

Il y eut un léger silence, puis, à l'arrière, l'autre officier me répondit :

— Nous ne devons pas les révéler. Ce sont les ordres.

Sans cesse et du bas jusqu'en haut de l'échelle officielle, j'avais trouvé à ce sujet le même refus, la même répugnance. Le colonel O'Rourke, lui-même, grand chef de la police du Kenya, — et c'était pourtant un vieil Irlandais plein d'un humour cynique, — m'avait dit avec un étrange malaise :

— Non, vraiment, n'insistez pas... C'est trop pervers, trop satanique pour être répété.

J'avais espéré faire rompre la consigne, à la faveur d'une veille commune, par la vertu de la camaraderie d'une nuit. En vain.

Pour changer de conversation, mon voisin me parla de la France. Il y était passé au temps de la Libération. Il aimait Paris.

Paris... Ce nom me sembla étranger, abstrait, irréel, vide de sens. Le monde, c'était le projecteur, le feu de campement, les visages des askaris plus noirs que l'ombre, et ces voix pressées, dures, de policiers qui se croisaient régulièrement dans la nuit avec la voix suave, angélique.

Un appel jaillit, plus rapide, plus pressant :

— Allô contrôle ! Allô contrôle ! Ici Loup ! Ici Loup ! Nous avons vu groupe de cinq près du cinéma Sehlan, dans le marécage. Nous le prenons en chasse. Terminé.

La voix de femme, tranquille et douce, répondit :

— Bonne chance, Loup... Je vous envoie Léopard en renfort. Terminé.

Dès lors, à un rythme très vif, les communications se succédèrent.

— Allô John ! Allô John ! Braque ton phare sur le marécage.

— Allô Gilbert ! Allô Gilbert, je les tiens dans mon rayon. Tu les vois ?

— Oui John, je les vois. Nous tirons. Eux aussi...

— Passe de l'autre côté, Gilbert, on les aura entre deux feux.

Puis :

— Allô, contrôle, allô contrôle. Ici Léopard... Nous en avons tué deux.

Et la voix suave :

— *Good show*¹ Léopard. Venez faire rapport d'urgence.

Puis :

— Allô contrôle, allô contrôle. Ici Loup. Nous avons un blessé.

Et la voix si douce :

— Restez sur place, Loup. Envoyons ambulance.

Et quelques instants plus tard :

— Allô Buffle, allô Buffle ! Allez chercher Mme Gilbert chez elle et amenez-la à l'hôpital pour y accueillir son mari... Terminé.

La radio grésilla, se tut. Cet extraordinaire drame radio-phonique était clos.

— Terminé ! Terminé ! gronda mon voisin. Rien ne sera terminé tant qu'on laissera debout ces nids de vipères, ces taudis de rebelles. Ceux-là, — et il montrait la vallée d'où montait une nouvelle fusée pourpre, — il y a longtemps qu'ils auraient dû être détruits. Et les autres, tous les autres, il faut les brûler tous avec leurs maudits Kiukes². Tous les milliers et les milliers de Kiukes dedans. Et qu'on ne me dise pas qu'ils sont innocents. Il y en a quatre-vingt dix sur cent qui ont prêté leur saleté de serment. Je sais ce que je dis.

Cette fureur s'exhala longuement : un vieux camarade avait été blessé, peut-être à mort.

Le temps passait. Le projecteur maintenait son faisceau. Les appels de la radio continuaient à la même cadence. Les fusées également. Mes compagnons dormaient à tour de rôle. Moi, je ne pouvais pas.

Pour me distraire, pour échapper à l'oppression qui me gagnait, je me reportai à un souvenir très beau et tout proche. Dans l'après-midi de ce même jour, j'avais visité, presque aux portes de Nairobi, le parc des animaux sauvages. Là dans la savane herbue, hérissée d'épineux, veillée par les monts bleuissants, rosés et dorés de la sublime vallée du Rift qui commence au cœur de l'Afrique pour aller jusqu'à la mer Rouge, là bondissaient les antilopes et les gazelles, se pavanaient les autruches, déambulaient les girafes. Là, des guépards jouaient avec leurs petits qui semblaient des chats merveilleux. Et des lions passaient entre les fourrés profonds. Sur cette virginité magnifique flottaient les caravanes des nuages aux formes les plus belles...

1. Bien joué !

2. Terme de mépris pour désigner les Kikuyus.

Il eût fallu bien peu de temps à la voiture où je me trouvais pour gagner cette féerie, cet éden. Mais elle restait figée, engluée près du projecteur qui veillait sur la vallée maudite, tandis que les patrouilles continuaient de tisser leur navette à travers la ville traquée par la haine et la peur et tandis que dans les rares clubs de nuit quelques couples dansaient, portant, les femmes comme les hommes, à la taille ou à la ceinture, un revolver tout armé.



Je rentrai à l'hôtel épuisé, mais je ne pus me coucher tout de suite. Le journal de Nairobi, l'*East African Standard*, avait déjà paru.

Il publiait qu'un village suspect de la banlieue de Nairobi, appelé Kariobangui, allait être démoli au cours de la matinée. Je pris le premier taxi que je trouvai en station devant le *Norfolk*.

Le chauffeur kikuyu portait un cache-poussière troué, des culottes et une chemise couverte de pièces. Il avait une figure ronde, assez niaise et de grands yeux humides. Une expression d'effroi les remplit quand il connut le but de notre course...

— Beaucoup troubles là-bas... beaucoup... murmura-t-il. Demander permission police.

Je lui dis que je possédais tous les papiers nécessaires et il se décida à partir. Sa connaissance de l'anglais était rudimentaire, mais sa voix et ses manières étaient douces, aimables. Je tâchai de le rassurer, le fis parler de sa famille, lui donnai des cigarettes. A mi-chemin nous étions si bien en confiance qu'il s'arrêta pour m'offrir une bouteille de Coca-Cola. Malgré mon peu de goût pour cette boisson, je l'avalai en son honneur. Et tout alla bien jusqu'au moment où nous quittâmes la grande route pour prendre sur la gauche un très mauvais chemin de terre. Alors mon chauffeur se mit à répéter :

— Troubles... beaucoup troubles...

Je ne prêtais guère attention à ses soupirs. Un singulier sentiment me venait, à mesure que nous avançons sur le chemin de terre : le sentiment d'avoir déjà vu ce paysage, mais sous une autre lumière et comme en rêve. Puis je me souvins : la nuit passée dans la voiture de police, le projec-

teur braqué sur la vallée du Mathari et ses villages rasés. Nous étions dans la même vallée et presque au même endroit.

— Kariobangui... murmura le chauffeur.

J'aperçus alors, au flanc de la ravine, une autre de ces agglomérations hideuses — tôle ondulée, boue, toile de sacs, ferraille indescriptible, chaume pourri — où les noirs s'entassaient, faute de mieux. Des soldats et des policiers blancs et noirs cernaient le village d'un cordon serré. A travers ce filtre, passaient l'un après l'autre, comme une file d'insectes, des hommes, des femmes surtout, emportant tout leur bien sur le dos. Certains poussaient devant eux quelques chèvres. D'autres traînaient un chariot primitif.

A la lisière du village, assis au volant d'une jeep, un officier supérieur britannique surveillait les opérations... Il avait un visage hautain et désagréable. Je lui montrai mes autorisations.

— S'il vous plaît de manger la poussière des bulldozers, à votre guise ! dit-il en haussant les épaules.

Les monstrueuses machines étaient déjà en plein travail. Elles attaquaient de partout les bâtisses sordides et fragiles. Le village, morceau par morceau, craquait, s'effondrait, devenait une informe litière. Dans les débris, des habitants, les traits sans aucune expression, fouillaient à l'endroit où s'était élevée leur demeure. Je m'arrêtai longtemps auprès d'un très vieux noir. Il retirait des décombres avec une patience infinie, des clous un à un.

— C'est triste, n'est-ce pas..., dit une voix à mes côtés.

L'homme qui me parlait était jeune et portait l'uniforme des volontaires du Kenya. Il reprit :

— Triste, mais nécessaire... Venez voir.

Il me conduisit le long d'une ruelle encore intacte. Au bout, il y avait trois cadavres qu'on venait de déterrer. Les chairs en décomposition montraient des traces de blessures atroces.

— Travail du Mau-Mau, dit le jeune homme. Et nous commençons seulement nos découvertes. Ils avaient ici leurs tribunaux secrets, leurs tueurs, leurs conseils de direction. De là, les émissaires rayonnaient sur tout le pays. Et les familles servaient d'otages aux courriers. C'était une jungle où toutes les maisons se ressemblaient, où l'on pouvait passer d'un bout à l'autre du village sans se montrer dans la rue,

JOSEPH KESSEL

La piste fauve

Joseph Kessel possède le calme, l'humour et le lyrisme, trois vertus que l'on trouve de plus en plus rarement liées. Il suffit de lire quatre lignes de lui pour sentir qu'il détient les secrets qui permettent de vivre et de regarder les êtres au plus haut degré de chaleur possible.

L'historiographe de *Mermoz*, le romancier du *Lion* et des *Cavaliers*, le journaliste et le poète de l'aventure devait bien, un jour, s'enfoncer dans les lieux les plus sombres et les plus violents de l'Afrique.

Le voici chez les Mau-Mau, au sein d'une révolte politique et religieuse où s'affrontent la conception magique et la conception pratique du monde. Le voici parmi les derniers seigneurs de la terre, qu'il s'agisse des grands fauves, des grands sorciers, des grands colons ou des grands chasseurs. Joseph Kessel refuse nos distinctions conventionnelles. Ce qui compte pour lui, c'est l'intensité de la vie qui passe à travers les créatures vivantes : bêtes, hommes blancs ou noirs. Au-delà d'un document et d'un reportage, on trouvera donc dans ce livre une vision poétique d'un monde où la poésie gît encore à l'état brut.

« Quand je me réveillai, écrit Kessel, une minuscule gazelle couleure de châtaigne, avec deux aiguilles pour cornes et deux dés de velours pour sabots, se promenait autour de mon lit... » et c'est bien dans ce paysage spirituel de tapisserie de Dame à la Licorne qu'il faut situer ce voyage.



9 782070 235780



54-V A 23578 ISBN 2-07-023578-5

Extrait de la publication